Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 34 (1942)
Heft: 10

Artikel: Comment former et développer le goût de la lecture?
Autor: Chevallaz, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384333

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais l'une des voies qui mènent à la connaissance de cette littérature universelle et de l'homme, n'est-elle pas (sans que pour cela l'on nous accuse de chauvinisme) la littérature nationale, le commerce des auteurs de chez nous? Il nous semble utile de rappeler ce qu'André Gide écrivait en 1919 déjà: « ... nous avons toujours soutenu que c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et sa signification dans le concert ... que l'œuvre la plus profondément nationale, la plus particulière, ethniquement parlant, est aussi la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers. Quoi de plus espagnol que Cervantes, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïevski, et quoi de plus universellement humain que ceux-là? » La même remarque ne s'applique-t-elle pas à Jérémias Gotthelf, à Gottfried Keller, à Carl Spitteler (dont nous possédons des traductions, en partie excellentes), à C.-F. Ramuz et surtout à notre grand Jean-Jacques, dont on peut dire qu'il a été d'autant plus universel qu'il a été plus genevois.

Quoi de plus représentatif de nos traditions, de notre manière de sentir et de penser que ces auteurs? Et, pourtant, ce sont ceux dont l'audience à l'étranger est la plus grande. Gide ne s'y est pas trompé: c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général, qu'on contribue le plus efficacement à la connaissance générale de l'homme.

*

Mais ces voies que nous venons d'esquisser ne mènent au but qu'à la condition de s'y engager, d'avoir le désir de connaître et l'audace de l'aventure spirituelle. On peut être guidé dans le chemin qui mène à cette littérature, mais nul n'y peut être poussé. Elle ne s'ouvre qu'à celui qui consent librement à l'effort. Quant à celui qui s'y refuse, les meilleurs conseils ne servent de rien.

« Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins. »

Comment former et développer le goût de la lecture?

Par *G. Chevallaz.*
Directeur de l'Ecole normale à Lausanne.

Schéma d'une causerie présentée au cours de perfectionnement pour bibliothécaires, à Lausanne, le 25 octobre 1942.

La première question est de savoir s'il convient d'encourager la lecture, « ce vice impuni », dit un auteur contemporain. On ne croit plus aujourd'hui que « toute école qui s'ouvre est une prison qui se ferme » (V. Hugo), parce qu'on a enfin pris conscience des

trois éléments qui constituent l'individu: l'esprit, le cœur et le corps; et l'on sait que l'éducation purement intellectuelle ne satisfait ni n'élève plus le cœur que le corps; on sait aussi que le soin exclusif de l'intelligence laisse le cœur se dessécher. Mais on a remarqué aussi que si les grandes pensées viennent du cœur, les mauvaises pensées peuvent corrompre le cœur. De là une réaction assez vive contre l'intellectualisme de l'école, contre l'abus de l'imprimé en faveur d'un retour à l'observation et à l'expérience.

La lecture est nuisible en effet à celui qui s'y perd comme dans la mer, qui se laisse cahoter d'une pensée à une autre, disant de chaque auteur, tour à tour, « il a raison! »; elle l'est aussi à celui qui ne veut lire que ce qui le confirme dans son attitude intellectuelle; tous deux sont des prisonniers du livre; ils restent sans résistance devant lui.

Or, malgré tout ce que l'on voudra dire, l'imprimé (livre, revue, journal) reste l'excitateur de notre pensée; nous vivons notre vie, certes, et nous en tirons des expériences enrichissantes; mais notre horizon reste bien étroit s'il se borne à notre vie personnelle: nous devons l'élargir par ce que Montaigne appelle le « commerce avec les livres », et il entend par là non pas une lecture superficielle, mais un véritable entretien entre le lecteur et l'auteur. Gardons devant le livre notre esprit critique en éveil, et nous sortirons grandis ou tout au moins enrichis par notre lecture.

Que cherchons-nous dans la lecture?

D'abord un *délassement;* fatigués par le travail ou les soucis, incapables d'un effort nouveau, nous cherchons une lecture facile, qui ne nous excite ni ne nous émeut; nous choisissons des auteurs paisibles. Bien sot celui qui nous jugerait alors par notre choix! D'ailleurs, si je suis peu fatigué, simplement désireux de changer d'intérêts, je prends des livres très différents de mon travail professionnel: biographies, récits historiques ou de voyage, romans (il y a des romans faciles et des romans difficiles).

La lecture est ensuite notre principale *fournisseur d'idées;* elle nous inspire des réflexions utiles et nous apprend bien des choses sur la manière de penser d'autrui, sur l'histoire, la géographie, les sciences, les arts, la pensée.

Elle est une *source de culture;* cela s'entend de trois façons: méthodiquement menée, elle nous fournit une documentation précieuse, soit sur notre profession, soit sur d'autres éléments de la culture humaine; la lecture élève aussi et polit notre goût; quelle jouissance à la lecture de belles pages et de beaux vers! Elle est enfin un moyen de nous élever au-dessus de nous-mêmes, donc de nous perfectionner, car, dit Dimnet, « on ne peut être un quart d'heure avec un homme proche de la grandeur sans comprendre qu'une manière distinguée de penser est contagieuse ». C'est là qu'interviennent les héros de la pensée et de la vie.

C'est vers ces sommets que nous devons peu à peu diriger ces

lecteurs. Il faut donc d'abord former puis développer le goût de la lecture.

Comment le *former?*

C'est d'abord le rôle de la famille; c'est aux parents à montrer aux enfants le respect du livre et à les initier au bonheur de posséder des livres aimés et au profit que l'on retire de la lecture.

L'école continue cette éducation dans les leçons de lecture, naturellement, et aussi par les bibliothèques scolaires; le maître fait aimer les lectures intéressantes et éveille le goût et le sens critique.

Les bibliothécaires des bibliothèques publiques, à leur tour, guident leurs lecteurs en les engageant à prendre tels livres en rapport avec leurs intérêts; ils leur apprennent à choisir et à lire.

Quant à *développer* le goût de la lecture, il y a bien des moyens. Pour mémoire, citons les collections bon marché, si utiles.

Utilisons les analyses bibliographiques (celles, par exemple, que contiennent tant de livres de la Bibliothèque pour Tous), qui renseignent d'abord les bibliothécaires (qui, en effet, pourraient arriver à tout connaître!).

Usons des conseils de ceux qui ont lu des livres et faisons-en profiter les lecteurs des bibliothèques.

Présentons des livres dans des causeries, soit que l'on prenne un ou deux livres que l'on analyse et dont on lit quelques passages, soit que l'on traite un sujet et qu'on signale les livres qui s'y rapportent (le roman d'idées, le roman champêtre, le roman social, la pensée de l'Inde, etc.).

L'on peut aussi consacrer une séance à la lecture de belles pages (prose et vers) tirées d'anthologies ou de ses propres lectures.

Enfin, il est très utile de faire parler les lecteurs des livres qu'ils ont lus; cela les aide à fixer leurs impressions et à les préciser et, par voie de conséquence, à leur faire prendre plus de goût à des lectures qui leur laissent quelque chose.

Ainsi la lecture devient pour le lecteur un moyen souple et varié de satisfaire ses goûts et de répondre à ses besoins les plus divers, de récréation, de culture et même de consolation dans certains moments douloureux de l'existence.

Oui, il faut encourager la lecture. N'oublions pas que notre petit pays, si pauvre en matières premières, a conquis ses grades par la perfection de ses produits: l'esprit mène la main; travaillons donc à forger les esprits pour maintenir la qualité du travail suisse.

Et nous sommes une démocratie: chaque citoyen — et les femmes qui ont tant d'influence sur leurs maris et leurs enfants — doit développer son jugement, élargir son horizon intellectuel pour prendre part plus efficacement et plus consciemment à la vie du pays.